

le produit loin du cloître trop sévère pour leurs habitudes d'opulence et de plaisir. C'est le temps de ces abbés italiens, fastueux, mondains, élégants, lettrés, amis du luxe et des beaux-arts, mais dans un sentiment bien éloigné de l'esprit chrétien. Ils ne viennent dans leur abbaye que pour y recevoir les princes. Le monastère devint un palais où les mœurs faciles de la cour, au *xvi^e* siècle, se donnent librement carrière. François I^{er} y loge avec la duchesse d'Etampes et leur hôte, un abbé, s'évertue d'égayer, par des propos grivois, le roi et sa maîtresse.

Que deviennent au milieu de tout cela les religieux ? Echappent-ils à ce contact démoralisateur ? Les annales du monastère ne nous l'ont pas appris. On constate, il est vrai, que le goût des arts s'y était perpétué ; un prieur claustral, Balthazar de Thueres, y installa des presses et ornaît leurs produits de gravures dont l'exécution marque une initiative et un progrès remarquables dans la xylographie. Mais on constate aussi un effet déplorable de l'état auquel les prodigalités des chefs avaient réduit les finances du monastère. C'est par le commerce des choses saintes que l'on essaie de réparer le déficit : alors éclosent les fausses traditions, les légendes mensongères, les saints apocryphes ; les châsses se remplissent de reliques fantastiques, et l'audace va jusqu'à exposer sur les autels des ossements profanes ! Que l'on s'étonne, après cela, de la Réforme et de ses sanglants excès. La main de Dieu s'était appesantie sur son peuple coupable, il déchaîna les soldats du baron des Adrets ! Le sacrilège armé punit le sacrilège hypocrite et les fausses reliques furent balayées, mais hélas ! avec les plus beaux de nos monuments.

Cette terrible leçon fut impuissante à rendre à l'abbaye d'Ainay sa piété primitive, elle était morte.

La sécularisation était devenue inévitable. Un seul religieux protesta, sa voix ne fut pas écoutée. Ainay ne garda d'abbaye que le nom comme une étiquette vaniteuse ; les moines devinrent des chanoines qui devaient faire preuve de noblesse, preuves modestes du reste, qui ouvraient la porte aux plus récents anoblis. La Révolution n'avait là rien à détruire, elle n'avait qu'à hériter.

Et voilà comment d'admirables institutions qui avaient eu sur le développement de la civilisation une action si décisive et si bienfaisante, s'étaient corrompues tout à coup. Vainement réformées, réorganisées, rappelées à leur principe, elles n'avaient cessé de dépérir et étaient devenues le figuier stérile condamné par la sentence évangélique. Un